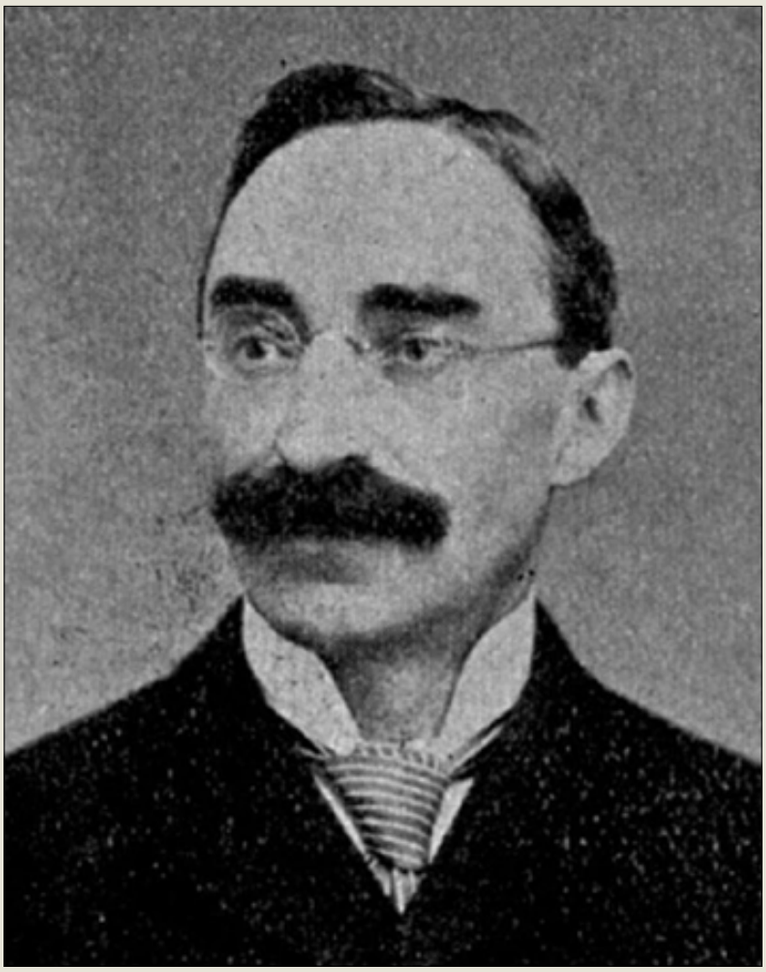
Sylva Clapin

Sensations de Nouvelle-France

(Montréal – Trois-Rivières – Québec)

Vertiges

Carte postale représentant la Place d'armes, à Montréal (Québec) vers 1900.



Sylva Clapin (1853-1928)

Sensations de Nouvelle-France

(Montréal – Trois-Rivières – Québec)

Mercredi, 10 octobre. — Six heures du matin, et, dans le *pullman* qui me roule vers Montréal, je viens de m'éveiller. Le train s'est arrêté à une petite gare où vaguement je lis, au-dessus de la porte, le nom de Des Rivières. Nous sommes au Canada, et nous entrons dans le Canada français.

Lorsqu'on voyage d'une façon sérieuse, il est toujours utile, comme on sait, de noter avec soin ses premières impressions d'arrivée en pays nouveau. Pour peu surtout que le voyageur soit favorablement disposé, il recevra là, en ces courts instants, dans son for intérieur, des secousses plus ou moins profondes – en argot de journaliste on appelle cela des chocs – dont le rappel lui sera plus tard précieux pour l'aider à dégager la formule de tout ce qu'il aura vu et ressenti.

Je regarde donc attentivement où je suis. À travers la vitre tout embuée par la fraîcheur de ce matin d'octobre, mes yeux se promènent sur une vaste plaine se déroulant, sans une brisure, jusqu'à une ligne de bois touffus qui masque l'horizon. La montée prochaine de l'aurore se devine aux reflets de plus en plus vifs que prend, tout là-bas, la barre du jour. Une brume diaphane flotte encore, par endroits, au-dessus des prés, et va s'épaississant au fond des coulées.

Peu de signes de vie encore. Sur le quai de la gare un homme va et vient, somnolent, traînant les jambes, et aide une pauvre femme chargée de marmaille à monter en wagon. Près de la porte, et assis à croupetons sur une caisse, un autre homme – un paysan, je crois – indifférent à tout, l'œil atone, fumaille à petits coups sa première pipe du matin.

Un peu plus loin se dresse une humble maisonnette d'habitant, où il n'y a qu'un instant, à une fenêtre et dans un claquement sec de volets, j'ai vu se montrer un groupe d'enfants joufflus, aux tignasses emmêlées et aux yeux encore embroussaillés de sommeil. À quelques pas de là, au dehors, une femme des champs – la mère, sans doute – est en train de puiser de l'eau à un puits rustique, et les seaux viennent de remonter à la surface dans tout un grincement de chaînes rouillées et mouillées.

Le mot choc serait peut-être ici excessif, appliqué à la petite secousse intime que je reçois devant ce tableau si reposé, je dirais même si bucolique. Ce que je sens glisser en moi est plutôt comme un assoupissement de tout mon être, et cela est d'autant plus délicieux que je ne fais que sortir d'un séjour de plusieurs mois au milieu de la vie si surchauffée des États-Unis.

Au levant, par-dessous le liséré or et rose de l'aurore, fuse un premier jet de soleil, et du coup la femme au puits grandit, se transfigure, jusqu'à m'apparaître, tranchant ainsi sur ce fond de lumière, comme l'une de ces créations qu'affectionnait tant le peintre Millet. Traduite en termes plus concrets, cette sensation m'avertit que j'ai dû faire depuis la veille un fier bout de chemin, puisque je me trouve soudain transporté en un pays d'Amérique où l'on se donne encore la peine d'aller puiser de l'eau au dehors de chez soi. Combien loin, en effet, ne suis-je pas par exemple, en ce moment, de ces mille et une ingéniosités savantes qui, dans les moindres bourgs du Massachusetts, ont aboli l'effort dans tous les actes de la vie domestique, et ont asservi la matière à nos moindres fantaisies.

Le train se remet en marche, et, des deux côtés la plaine toujours rase et plate se déroule dans un lent mouvement d'éventail. Sur les prés déjà roussis par les premières gelées, les rayons du soleil courent en reflets diaprés. Parfois, au passage, frissonne un bouquet d'arbres, où, parmi les ramures sombres des sapins, éclatent les taches pourpre-sang des érables. Puis la plaine, interminablement plate et rase, reprend à nouveau, à peine tachetée çà et là de quelques maisons de ferme, écrasées au bord des routes. Soudain, à un tournant de la voie, très au loin, la flèche d'une église se dresse, d'une gracilité ténue dans cet air ouaté d'automne. L'église elle-même apparaît ensuite, affichant des airs prétentieux de cathédrale, qui étonnent le regard dans cette plaine dénudée où les choses ont un caractère saisissant de pauvreté douce et résignée.

Le train court toujours, dans un long bruissement qui peu-à-peu berce et endort la pensée... Et toujours monte, monte, du soleil, de la terre, et des arbres, l'étincellement radieux de cette belle journée d'automne, s'épandant à flots dans la splendeur de l'*Indian Summer*...

I

Dimanche, 14 octobre. — À Montréal depuis trois jours. C'est une belle ville, une très belle ville même, et qui mérite certes bien son titre de « métropole du Dominion. » On me dit, cependant, que le cœur du Canada français bat surtout à Québec, dans la vieille cité de Champlain, et que je ne dois pas m'attendre à trouver ici autre chose qu'un décalque de l'une de ces cités *yankees* comme il en est tant poussé, depuis un demi-siècle, aux États-Unis.

Pour tout dire, c'est bien là, en effet, la première impression ressentie, et la puissance d'absorption de la grande République voisine se perçoit facilement à mille et un détails. Ici, comme là-bas, c'est ce même premier aspect de neuf, de hâtif, avec çà et là la même extravagance de hauts édifices. Les rues, aussi, revêtent la même physionomie affairée, et les mêmes cars électriques y glissent dans une rapidité de rêve. Du reste, la frontière, qui sépare les deux pays, est purement illusoire, et, n'étaient certaines formalités puériles de douane, le touriste aurait peine à croire qu'il est passé en pays étranger. Même la monnaie – ce casse-tête du voyageur en Europe – se chiffre ici, comme aux États-Unis, en « dollars » et « cents. » Seulement, sur les pièces d'argent, l'effigie de la reine Victoria remplace la déesse de la liberté, et voilà tout.

La rue Dorchester, à Montréal (Québec) vers 1900.

Ce n'est qu'à la longue, et en rassemblant de multiples observations, que l'on finit par dégager la dominante de cette ville, dominante où se retrouvent, avec la « rage d'arriver » des *yankees,* le bel équilibre anglo-saxon, joint à la grâce et à l'urbanité française. En observant, par exemple, les voyageurs d'un car électrique, on s'aperçoit bien vite que les gens n'ont plus ici cette absence de regard, ou plutôt ce regard figé en dedans et comme reflué vers une pensée intérieure, que l'on rencontre si souvent aux États-Unis, surtout parmi les hommes. Le « chacun pour soi » si féroce des Américains fait place ici à une certaine détente, et les yeux se cherchent, animés d'une flamme réelle de sociabilité. Volontiers même, en un mot, et n'était un dernier reste de flegme britannique, des conversations oiseuses s'engageraient entre voisins, absolument comme dans nos omnibus de Paris.

Je ne sais en outre si je me trompe, mais il me semble que le fameux « *go ahead* » de là-bas a aussi laissé échapper, en passant la frontière, un peu de sa turbulence et de son intensité. Tous ces Canadiens appartiennent bien, à la vérité, à l'Amérique, par l'effort continu qui les pousse en avant, mais on dirait que leur volonté y est pour peu de chose, et qu'ils se laissent plutôt entraîner dans l'action de l'énorme force centrifuge dont l'axe est à New-York. L'air de passivité, et comme de douce inertie, répandu ici sur la plupart des physionomies, me frappe d'autant plus que je ne fais que sortir d'un commerce de plusieurs mois avec les *Yankees,* dont la caractéristique est bien plutôt, comme on sait, une suffisance pleine de morgue hautaine. Voici qu'un qualificatif se présente, à ce propos, pour rendre ma pensée. Me rappelant que le Canada est encore une colonie, je me suis souvenu qu'une loi mystérieuse finit toujours par façonner les individus, non seulement sur la nature extérieure de leur pays, mais en outre sur les institutions qui les régissent. Or donc, les Canadiens, non plus, n'ont pas échappé à cette loi, et, pour en revenir au qualificatif en question, je trouve que tout le monde, ou guère s'en faut, a ici l'air colonial à un degré fort apparent.

III

Lundi, 15 octobre. — Montréal se déroule aux pieds du mont Royal – d'où le nom de la ville – montagne de peu d'élévation, mais fort bien boisée, très pittoresque, et du sommet de laquelle on obtient une vue superbe sur tout le pays d'alentour.

Je viens de faire cette ascension, et c'est de la grande terrasse, qui forme l'extrémité de la route carrossable, que j'écris ces lignes.

L'admirable spectacle ! Dans un ciel d'une pureté idéale, absolument inconnue à nos climats brumeux du nord de l'Europe, le soleil vient de marquer le zénith, et, tout autour de moi, les choses vibrent et palpitent dans l'embrasement du midi. Là-bas le Saint-Laurent, le beau fleuve géant, semble une énorme coulée de lave, où crépitent des écailles de feu. À mes pieds, l'océan des toits de la ville, avec les dômes et les clochers étincelants de ses nombreuses églises. Puis, partout, l'orgie des couleurs automnales : les feuilles mourantes se revêtant d'or pâle, de jaune orange, de rouge vineux, ou encore de l'éclatant rouge-pourpre particulier aux érables.

De l'autre côté du fleuve la campagne infinie plonge dans les lointains, masquée d'un côté à l'horizon par de petites montagnes, dont les tons violâtres se détachent avec une netteté de joujoux dans l'air pur et vif. Plus en face, et très au loin, se dessinent les premiers contreforts du Vermont et les premiers vallonnements descendant jusqu'au lac Champlain. Et toujours, et partout, derrière tout cela, l'œil devine les immensités qui sont le propre de ce continent américain.

Que de délices, que nous ne connaîtrons jamais, ne devaient-ils pas éprouver, jadis, tous ces découvreurs doublés d'aventuriers, qui partant autrefois de ce même Montréal que j'ai là en ce moment sous les yeux, se lançaient hardiment à la trouvaille de cet inconnu. Qui dira les enivrements de cette vie d'émotions et de dangers, où chaque jour les cœurs et les âmes s'agrandissaient, s'épandaient davantage, devant le déroulement, à l'infini, de ces paysages toujours neufs, toujours vierges, toujours superbes. On m'a déjà dit qu'un de mes ancêtres avait été, dans le temps, l'un de ces coureurs-des-bois. Cela doit être, car comme celui-là, et obéissant à un reste d'atavisme que je sens palpiter en moi, je voudrais fuir, moi aussi, ce terre-à- terre où je m'étiole, et me perdre, me fondre, dans ces lointains bleutés qui me semblent être les portiques d'un autre monde.

Oui, de quelle plume raconter tous ces enivrements, dont des demi-dieux, seuls, eussent été dignes. Mais, que dis-je, n'étaient-ils pas aussi quelque peu demi-dieux, tous ces preux de l'âge héroïque du Canada, que la divine nature saisissait ainsi par tous ses ensorcellements magiques, qu'elle faisait siens, qu'elle s'incorporait pour ainsi dire, qu'elle rendait chaque jour meilleurs et plus grands. Oh ! meilleurs, surtout. Chaque matin d'alors, quand ces voyageurs reprenaient la marche en avant, avec quelle allégresse attendrie ne devaient-ils pas remercier l'Éternel de leur avoir fait la vie si belle, si vibrante, et avec quels flots d'effusion ne devait-elle pas monter à leurs lèvres, la prière si connue : « Notre Père qui êtes aux cieux... » Même, la maladie leur était épargnée. Quand ils mouraient, ce n'était pas comme nous, pauvres « civilisés », qui nous consumons, nous décharnons peu-à-peu, objets de commisération, sinon de répugnance pour nos proches. Non, quand ceux-là mouraient, c'était comme les élus du ciel, c'est-à-dire surpris en pleine vie, en pleine vaillance. La balle ou le javelot d'un ennemi les terrassait, et ils tombaient alors de leur long, s'identifiant seulement davantage avec la terre nourricière, la bonne terre chaude qui peu-à-peu, à petites gorgées, leur buvait tout leur sang, et dans laquelle tout leur être de chair et d'os se dissolvait, se fondait, pour devenir une chose impondérable, impalpable, passée dans l'âme des fleurs, des plantes et des bois.

IV

Mardi, 16 octobre. — On a bien fait de me prévenir que Montréal était surtout une ville anglaise, ou anglo-américaine, comme on voudra, car, à la vérité, et sans cet avertissement, la déconvenue eût été pour moi par trop amère de constater avec quelle rapidité la France perdait ici du terrain, dans ces mêmes lieux où, il n'y a pas bien longtemps encore, elle régnait en souveraine maîtresse. Je dis « il n'y a pas bien longtemps », pour parler d'une manière relative. En effet, qu'est-ce en somme qu'une période de cinquante, de soixante, de cent ans même dans l'histoire. Il semble que les événements, qui se sont déroulés durant ce laps de temps, soient si rapprochés de nous, qu'avec un peu d'efforts on pourrait les toucher du doigt.

Ici donc, et en dépit de la légende, tout est anglais, ou à peu près, les rues, les maisons, les gens. Partout aussi ce sont les syllabes anglaises qui résonnent à l'oreille, qu'on voit s'étaler sur les enseignes, avec un air de se sentir absolument chez elles. Et ces choses n'existent pas seulement de surface : on sent que l'antique Nouvelle-France est profondément atteinte dans tout son être national, c'est-à-dire dans tout ce qui pouvait constituer son tempérament, son caractère, et son individualité. C'est ce qu'exprimait fort exactement, il n'y a pas longtemps, monsieur Arthur Buies, écrivain canadien quelque peu frondeur, quand il disait : « Ici, le commerce, l'industrie, la finance, les arts, les métiers, et jusqu'à l'éducation, jusqu'aux habitudes, jusqu'à la manière de dire ‹ bonjour › et de se moucher, tout est anglais. »

Et pourtant les Canadiens-Français forment à Montréal les trois cinquièmes de la population, et alliés, m'a-t-on dit, à leurs co-religionnaires irlandais, ils en arriveraient facilement aux trois quarts. Bien entendu, ici, je n'envisage, qu'à l'état purement hypothétique, cette possibilité d'une alliance franco-irlandaise, car s'il est un fait avéré, bien qu'assez bizarre, c'est que tout ce qui est français a le don de hérisser particulièrement l'Irlandais, même jusqu'au point de le faire passer par-dessus sa haine de l'Anglais. Non, si j'en parle, c'est afin de mieux faire ressortir le degré d'infériorité numérique dans lequel se trouve la population anglo-saxonne de Montréal, sans compter que celle-ci ne peut guère s'appuyer sur le pays d'alentour, qui est encore province presque entièrement française.

Eh ! bien, malgré tout cela, c'est cette minorité même qui domine, subjugue, écrase tout le reste. Et cette minorité n'est pas une oligarchie, car le Canada jouit d'institutions parlementaires bien définies, et conçues dans un esprit très large. Il y a là, d'ailleurs, dans cet effacement graduel d'une nationalité, hier encore assez vivace, plus qu'une résultante d'intrusion souveraine de conquérant en pays conquis. J'y vois aussi l'indice, sinon d'une essence supérieure, certainement d'aptitudes naturelles mieux développées, et surtout mieux dirigées, du moins quant à ce qui a trait à outiller l'homme moderne pour affronter le *struggle for life* contemporain. En un mot le vice, qui ronge peu-à-peu cette Nouvelle-France, me semble initial, et c'est à l'éducation qu'il faut remonter pour porter le fer dans la plaie.

Je recevais hier, de tout cela, une impression très nette et très vive, et par un hasard bien inattendu. J'errais hier après-midi dans une rue retirée, mais fort belle et bordée de résidences somptueuses, lorsque soudain, à ma droite, des cris joyeux attirèrent forcément mes regards sur un groupe de jeunes gens courant, se culbutant dans un immense parc, et se disputant avec acharnement la possession d'un ballon en caoutchouc, qui voletait de ci de là sous l'effort de poussées vigoureuses de pieds et de mains. Je ne fus pas long à deviner que j'assistais alors à une partie de ce football si cher aux universités anglaises. Les jouteurs étaient tous des jeunes gars, à peine entrés dans l'adolescence, mais témoignant d'une telle intensité de vie, d'une telle turbulence de belle et saine jeunesse, que, malgré lui, le passant le plus indifférent devait s'arrêter et les regarder avec un plaisir attendri. J'appris par la suite que c'étaient là des élèves de l'université McGill, qui prenaient leur récréation habituelle de chaque après-dîner.

Il était écrit sans doute que la leçon serait complète, car, un peu plus loin, je rencontrai les élèves du Collège de Montréal, défilant deux par deux, en route pour une promenade. Non, jamais je n'oublierai l'impression de malaise subit que je ressentis à la vue de ces collégiens en tuniques étriquées, marchant d'un air monacal et recueilli, et se poussant nonchalamment les pieds à travers les amas de feuilles mortes qui couvraient les trottoirs. J'eus comme la sensation brusque d'un cortège de ratés et de fruits secs, que plus tard la vie impitoyable broierait sans merci. Ah ! les pauvres petites âmes, comprimées par une discipline de fer, combien j'enviai alors pour elles le sort de mes rudes jouteurs du McGill, lâchés à travers champs, libres et fiers dans tout l'épanouissement de leur belle jeunesse.

Mon ami Pierre de Coubertin a déjà fait le même rapprochement dans son livre *Les Universités transatlantiques,* et si à mon tour je m'y suis arrêté, c'est bien parce que le problème qui en découle est plus attachant qu'il n'y paraît au premier abord. Le fait par lui-même est bien banal – la rencontre de potaches de deux collèges rivaux – mais on sent ici malgré soi qu'il faut regarder au-dessus et au-delà. Il ne s'agit plus même seulement de deux races quelconques, jetées en face l'une de l'autre par le hasard des événements, mais bien plutôt de deux civilisations types, dont l'une, incapable de se transfuser du sang nouveau, reste oscillante et indécise, tandis que l'autre, grâce à sa souplesse et à ses facultés d'assimilation, rebondit sur la route des siècles à venir avec un regain d'ardente et impétueuse jeunesse.

Ce qu'il faut surtout voir, dans les jeux athlétiques de mes jeunes Anglais de McGill, c'est une certaine exagération de force, d'initiative et de volonté, bien à sa place dans cette Amérique où l'activité humaine, poussée à son maximum d'intensité, marque le point de départ d'une nouvelle évolution dans l'histoire du globe. On a même trouvé un qualificatif pour cette évolution, et on l'a appelée l'anglo-américanisme. Durant longtemps, le Canada français a dû à des circonstances particulières, comme aussi à sa situation géographique, d'être tenu à l'écart du mouvement vertigineux d'hommes et de choses qui partout, aux alentours, battait son plein. Mais voici que maintenant la montée débordante est à ses portes, et il se trouve que, par la trempe particulière de son être national, c'est-à-dire par tout ce qui peu-à-peu a forgé et édifié son tempérament, il reste absolument sans ressources et sans armes.

Pour tout dire, en un mot, l'irruption anglo-saxonne, au Canada, vient enfin de mettre en évidence une vérité qu'on ne soupçonnait jusqu'ici que vaguement, et cette vérité c'est que l'éducation, par trop séminariste, que reçoivent les Canadiens-Français, devait inévitablement, à la longue, mettre ces derniers sur un pied réel d'infériorité vis-à-vis de leurs adversaires. Dans les collèges canadiens-français, on donne trop de part au dilettantisme classique, et à l'alanguissement qu'amène la contemplation. prolongée du passé. Forcément, aussi, dans ces collèges, l'élève s'imprègne peu-à-peu de l'esprit ambiant, esprit en grande partie dirigé dans un sens de soumission absolue et de détachement des choses de ce monde. Et c'est pourtant dans la mêlée de ce même monde – et un monde, encore, qui, comme en Amérique, exige du neuf, de l'exubérant, presque de l'agressif – qu'il lui faudra plus tard, avec sa diathèse de passivité, lutter, vivre, se pousser des coudes et des pieds, engager enfin l'âpre combat pour l'existence. Or, on le sait, les peuples qui mettent l'effort entier de leur volonté dans la seule conquête d'une autre vie meilleure, ces peuples-là les puissants de ce monde en font des générations humiliées et craintives, et ils les exploitent et les volent, en attendant qu'ils les mangent à belles dents.

V

Jeudi, 18 octobre. — En route pour Québec, en suivant la rive nord du Saint-Laurent, et par voie de la vieille ville de Trois-Rivières, où je m'arrêterai jusqu'à demain.

Depuis le matin le temps s'est mis à la pluie, et il tombe de là-haut une bruine fine et drue, dans laquelle se brouillent, se noient tous les objets. Seuls les feuillages des bois, avivés par l'eau qui ruisselle, gardent leurs notes éclatantes. Même parfois, aux endroits où les morsures de l'automne se sont montrées les plus corrosives, on dirait de véritables coulées de sang, un beau sang pourpre qui, remonté des troncs, s'égoutte vers la terre. Comme on sent bien, aujourd'hui, que la nature agonise, et que bientôt ce sera la fin impitoyable, inexorable de l'été.

On traverse de nombreux villages, où sonnent des noms bien français. Puis, le train à peine reparti, le même paysage grave et triste se déroule devant nous. Et toujours plus avant, à travers de subites déchirures dans le léger brouillard de la pluie, se devine la plaine immense, infinie, qui se rattachera plus loin aux prairies du vaste Ouest. De temps a autre, à droite, le regard embrasse le fleuve-roi, dont les flots, aux reflets maintenant ardoisés, roulent pesamment sous le ciel bas. Çà et là des bouquets de pins élancés et fiers ; puis des souches calcinées, restes d'un brûlé de forêt, et des ormes, des hêtres, des érables, où toujours aussi je retrouve la même orgie de teintes diaprées. On pourrait croire que tout cela est d'une monotonie agaçante, presque désespérante. Je trouve, au contraire, que c'est très grand, très viril aussi, et bien dans le ton de cette énorme Amérique où tout semble encore taillé à l'emporte-pièce.

VI

Jeudi soir, 18 octobre. — Au dîner, ce soir, chez un ami qui exerce à Trois-Rivières les fonctions de consul d'un petit pays européen, je reçus, sous forme d'adieu, un conseil qui me donne beaucoup à réfléchir. « Comment, me dit-il, vous êtes aux États-Unis depuis un an, et vous venez de m'avouer que ce n'est qu'au dernier moment que vous avez songé à venir au Canada. Et encore, vous ne nous faites qu'une visite volante d'une quinzaine, juste ce qu'il en faut pour avoir l'occasion, au retour, de dire aux Parisiens que vous avez poussé votre pointe, vous aussi, jusqu'au Saint-Laurent.

La gare de Trois-Rivières, le 20 juin 1900.

Puis, allumant un nouveau cigare : « Eh ! bien, là, vraiment, ajouta-t-il, je vous aurais supposé plus de flair. Car enfin, êtes-vous, oui ou non, l'homme de vos livres, c'est-à-dire un chercheur d'inédit, un extracteur de quintessences, un écrivain sans cesse à l'affût de matières à dissertations genre Disciple, tout cela pour être enchâssé sous la couverture saumon de rigueur à 3 fr. 50. Mais, mon bon, nous avons de ces choses à revendre en ce pays. Le Canada ! mais c'est la dernière note tant soit peu pittoresque dans toute l'uniformité grise et terne de l'Amérique du Nord, et il me semble que, si j'étais auteur, je n'aurais guère à me battre les flancs bien longtemps, ainsi que vous faites dans votre vieille Europe, pour trouver ici le sujet d'un livre, soit poésie, roman, ou humour.

« Ah ! l'humoriste, surtout, quelle veine pour lui ! On parle du soleil du Midi, et de ses effets exhilarants sur les têtes chaudes des Provençaux. Mais il faut voir le soleil du Nord ici à l'œuvre, et comme, dans les blancs resplendissements de nos hivers, et les embrasements torrides de nos étés, ce diable de soleil vous a comme cela une façon de faire sourdre de partout de nouveaux Tartarins, qui rendraient des points – et des fameux, encore – à leur célèbre aïeul de Tarascon. Ah ! Daudet, pends-toi vite de dépit, toi qui n'a pas découvert le Canada.

Et mon ami le consul allait, allait toujours : « Et Ferdinand Fabre, donc, poursuivit-il, quels pendants il aurait, parmi nous, à son Lucifer et à son abbé Tigrane ! Quels drames intimes, quelles intenses analyses dans tout ce monde du clergé canadien, la grande, peut-être l'unique puissance de ce pays. Que de tempêtes sous crânes, que d'états d'âmes, réclamant leur romancier psychologue. Et le champ est si vaste, voyez-vous, depuis le chanoine grandissant à l'ombre d'une cathédrale et aspirant à la mitre ; depuis l'abbé instituteur brûlant son activité dans un séminaire, ou encore le curé bonasse et crédule enfoui dans un trou de campagne – trois types que nous possédons, comme en Europe ; jusqu'à l'abbé financier, quelque chose comme celui mis en scène dans *Les Courbezon,* mais avec une teinte bien accentuée de modernisme, même de « fin de siècle » ; jusqu'au curé colonisateur, à la fois

bûcheron, médecin, et pasteur, qu'on ne trouve que sur les défrichements avancés, et dont tout l'être fruste et rude vibre à l'unisson de la nature vierge du Grand Nord ; jusqu'au missionnaire, enfin, l'humble prêtre toujours consumé du feu divin du prosélytisme, et qui vit et meurt là-bas, tout au fond du Nord-Ouest, dans des solitudes effroyables, aux longs hivers figés en des immobilités de néant. Ces trois derniers, l'Europe ne pourrait en offrir de semblables, parce qu'ils sont une floraison naturelle de ce sol qui, s'il a bu autrefois avec avidité le sang des Jogues, des Brébeuf et des Lallemand, a fini aussi par nous communiquer la rage du dieu Dollar. Et jeté, à travers tout cela, le déchaînement des intrigues, des sourdes convoitises, des rancunes sans cesse attisées entre les diverses communautés de réguliers dont le flot monte, monte toujours, couvrant le pays de monastères, s'épandant à l'aise dans cette vallée du Saint-Laurent que traverse et soulève une foi si vive, si naïve, une foi d'un autre âge. Comme du temps des fameux démêlés entre Jésuites et Récollets, que de scénarios passionnels à tracer, et qui attendent encore leur Sixte Le Tac. Tout un monde, vous dis-je. »

Mon interlocuteur feuilletait alors, tout le temps, d'une main fiévreuse, un album de photographies. Il tomba enfin en arrêt sur ce qu'il cherchait, et, me montrant du doigt la figure d'un vieillard aux traits dignes et austères : « Tenez, fit-il, vous en ferez, du pays, en long et en large, avant de rencontrer un caractère comme celui-là. C'est monseigneur

Laflèche, évêque actuel de Trois-Rivières, dont l'omnipotence s'étend sur la ville, et bien loin aux alentours, comme un manteau de plomb. Regardez-moi cette ligne de front se plissant en un pli vertical ; ces sourcils embroussaillés, couvrant des yeux hardis et francs, à la prunelle d'un éclat froid de métal ; puis cette bouche, serrée à la commissure des lèvres en une volonté implacable. Vous en concluez instinctivement, n'est-ce-pas, que vous êtes en présence de quelqu'un ? et vous ne vous trompez pas. C'est un violent, un opiniâtre, mais c'est aussi un fort et un puissant. Ancien missionnaire, et ennemi des demi-mesures, il nous rudoie et malmène tous ici comme jadis ses sauvages, et l'on sent que, s'il eût vécu au temps de l'Inquisition, il eût ordonné le bûcher, pour sauver un principe, avec la même tranquillité d'âme qu'il apporte à entreprendre la lecture quotidienne de son bréviaire. Sa ville épiscopale, ici, est régie monastiquement, et pour un peu on nous commanderait le coucher de neuf heures, au couvre-feu. Des frivolités de Montréal bien peu d'échos nous parviennent, arrêtées ici par un cercle infranchissable ; et nous en arrivons peu-à-peu à ressembler à l'une de ces villes mortes dont parle la légende, à quelque nouvelle Avignon, par exemple, sommeillant dans un doux crépuscule, dans l'enveloppement berceur de ses cloches de vieux couvents et monastères.

« Eh ! bien, malgré cela – peut-être même à cause de cela, je ne sais plus – nous l'aimons et le chérissons, cet homme, sans cesser de le craindre, parce qu'on le sait dominé en dessous par une immense bonté ; parce qu'on devine que si, d'une part, il serait le premier, le cas échéant, à ordonner le bûcher, il ne reculerait pas non plus, d'autre part, à affronter les flammes pour sa foi, ou à s'y jeter pour sauver son prochain ; parce que, en un mot, on comprend en lui une entité bien complète, absolument logique et intransigeante avec elle-même, un homme à convictions, enfin, ce qui nous manque tant aujourd'hui, en cette époque de compromissions et d'émiettements de consciences ; ce que vous-même, quoi que vous disiez, vous admirez à un si haut degré, car sans cela comment auriez-vous pu mettre sur pied cet admirable personnage de votre *Cosmopolis*, ce comte manchot, ancien zouave pontifical, dont la calme et catholique sérénité plante de si haut au-dessus des turpitudes et vilenies des autres acteurs de votre livre.

Et, au moment de nous quitter : « Je vous ai déjà glissé un mot de la catastrophe de Saint-Alban, au printemps dernier, et de la belle cérémonie religieuse que notre évêque avait alors présidée. Creusez ce fait-divers, et plongez là-dedans au plus profond possible, en apportant à cet examen toute votre pénétration d'artiste, et tous vos procédés de dissection littéraire. La chose en vaut surtout la peine pour vous, qui avez si peu de temps à consacrer à votre voyage, car vous trouverez là, amassés en un tout bien concret, les éléments nécessaires pour vous aider à prendre une première vue d'ensemble des dessous de cet étrange pays. Je dis ‹ une première vue ›, car je garde l'espoir que, puisqu'il vous faut repartir, vous nous reviendrez avant peu, et cette fois-là, pour un long séjour. Ah ! le beau livre, que je ne puis que sentir vaguement, et que je ferais alors si j'étais à votre place. »

Et sur ce, nous nous quittâmes définitivement.

Toutes ces choses me reviennent en ce moment de la nuit, où, accoudé sur le boulevard qui longe le fleuve, je cherche à mettre un peu d'ordre dans ma pensée. Le ciel, lavé par la pluie d'aujourd'hui, laisse resplendir toute une limaille étincelante d'étoiles, et la nuit est si belle, bien qu'aiguisée par un froid frisquet, que je viens de faire un long détour avant de regagner mon hôtel. La rue principale de Trois-Rivières, percée verticalement au fleuve, s'ouvre en un long boyau d'un noir d'encre, que trouent çà et là quelques becs de gaz clignotants. Tout dort et repose, et tout-à-l'heure, en passant près d'un long corps de bâtiments entourés de hauts murs, et que je sais être un vieux couvent d'Ursulines construit du temps des Français, j'eus la vision bien nette de cette ville de la légende dont m'a parlé mon ami le consul. Les premiers jours d'arrivée à New York, et devant le spectacle de la prodigieuse activité américaine, je m'étais une fois demandé, avec effarement, de quelle manière on pouvait bien s'y prendre, en Amérique, pour mourir. Combien doux, maintenant, il me serait de faire ici la halte suprême, et de me sentir m'en aller dans toute cette grisaille confuse de calme bonheur, de tranquillité résignée, qui forme cette nuit comme l'atmosphère de cette vieille ville !...

Ah !... un bruit venant du fleuve, et répercuté par l'onde sonore. C'est le halètement d'un petit vapeur, remorquant un voilier vers la mer. Rien qu'un groupe très vague, là-bas, et où je distingue à peine les feux rouges de bâbord. Et toujours saccadé, asthmatique, le souffle du petit vapeur s'enfle dans la nuit, accentuant davantage le grand silence !...

VII

Vendredi, 19 octobre. — On ne m'a pas abusé. J'ai « creusé » le sujet, ainsi qu'on me l'a conseillé, et ce matin, au réveil, j'ai senti que j'avais là en mains le document par excellence de cette courte excursion.

Voici les faits. Il y a de cela cinq mois, toute cette contrée se trouvait sous le coup d'un vif émoi. À quelques kilomètres plus bas, sur les bords de la rivière Sainte-Anne – un petit cours d'eau jusque-là bien inoffensif – des pans entiers de rivages s'étaient soudain affaissés, minés en-dessous par le travail de la débâcle, et entraînant des habitations, du bétail, voire des coins de forêts. Tout cela se produisit avec une rapidité foudroyante, et la destruction fut en certains endroits si complète, que là, où auparavant existaient des prés, des vergers, des maisonnettes, des granges, ne se voyait plus après coup qu'un épouvantable amas de terres ravagées, au milieu desquelles la rivière, démesurément grossie et sortie de son lit, se frayait une course furibonde et affolée.

D'autres sinistres se succédèrent, gagnant l'embouchure de la rivière, et toujours aussi, chaque fois, avec un caractère si surnaturel de soudaineté foudroyante, que les populations riveraines en étaient arrivées à être absolument hébétées de terreur. Aucune oscillation ni vibration prémonitoire : subitement les terres s'effondraient, ou plutôt tombaient, comme tirées en dessous par l'attraction toute puissante de quelque abîme souterrain, et c'était tout.

Au village de Sainte-Anne-de-la-Pérade, et un peu en amont, a été construit le pont du chemin de fer du Pacifique Canadien, reposant sur de solides piles en pierres de taille, et dont les approches ont été aussi édifiées en vue de parer aux débâcles les plus violentes. Rencontrant cet obstacle sur leur chemin, les flots courroucés redoublaient de fureur, en imprimant au tablier de fer de longues vibrations résonnantes, qui semblaient autant de gémissements avant-coureurs de la chute définitive de toute la structure. Cette chute se produisant, et avec elle l'arrachement des approches qui gardaient les deux rives, toute la contrée en aval, qui se reposait sur ce pont du soin de sa protection, se trouvait à son tour à la merci du fléau, et la calamité était complète.

Un jour, entr'autres, l'émotion fut extrême, car des experts, envoyés par la compagnie du chemin de fer, avaient hoché la tête en signe de doute. Tout tremblait, oscillait, et allait pour sûr tomber à la dérive d'un moment à l'autre. Des manœuvres de la compagnie – des ouvriers anglais, pour la plupart – n'en continuaient pas moins à travailler, obéissant à des ordres formels de tenir jusqu'au bout, les uns cherchant à écarter les débris charriés par les eaux, les autres fortifiant les travaux de maçonnerie, et érigeant même de nouveaux remblais aux endroits les plus exposés.

Et c'est ici que va se placer mon document. Soudain, dans l'air ensoleillé, retentit une claire sonnerie – celle des cloches de l'église de Sainte-Anne-de-la-Pérade – puis, des portes de l'église, on vit se répandre un cortège portant bannières et chantant litanies, que suivait un nombreux clergé entourant un évêque ayant aux mains le Saint-Sacrement. Cet évêque c'était monseigneur Laflèche, et cette procession de fidèles, organisée à son initiative, avait pour but de solliciter du ciel l'intercession divine pour faire cesser le fléau. Et Dieu, sans doute, prêta une oreille attentive à ces prières, car peu. après les eaux commencèrent à baisser, le pont fut épargné, et par là même le sinistre que l'on redoutait fut évité.

Hélas ! pourquoi faut-il que la maladie dont je souffre – ce que Musset appelait le « mal du siècle » – ne me porte à voir que le côté purement esthétique et philosophique de la chose ! Mais, oh ! le beau motif pour un peintre ! Vous vous rappelez ce tableau de Jules Breton, au Luxembourg, représentant une bénédiction des blés dans une pauvre campagne vendéenne. Le défilé se déroule à travers champs, au milieu des moissons déjà jaunissantes, dans la torpeur d'une lourde journée d'été, et tout au bout le soleil ruisselle, en traits de feu, sur le dais sacré, sur l'ostensoir, sur les chapes d'or des prêtres. Des paysans, l'air extasié, égrènent des dizaines de chapelets, et l'on devine, à leur ferveur, qu'ils sont bien loin, en cet instant, du terre-à-terre de leur vie de chaque jour.

Si j'en juge par le petit tressaillement intime que j'ai toujours ressenti devant cette œuvre, combien j'eusse été heureux d'être témoin de la manifestation religieuse de Sainte-Anne-de-la-Pérade. Non, mais voyez-vous bien tout cela d'ici, comme il convient de le voir.

Rappelez-vous le soleil en fête, l'air bruissant du printemps, les premières fleurs, la verdure éclatante, les cloches carillonnant à toutes volées. Voyez aussi, d'autre côté, ces flots noirs et bourbeux, roulant en avalanches furieuses, et charriant des débris de toutes sortes, voire des cadavres. Écoutez maintenant cette psalmodie s'élevant là-bas, et regardez venir à vous cet étrange défilé : toute une population portant des images bénies, avec en tête, la croix d'argent du Sauveur, et puis ce vieillard dont les yeux inspirés, levés là-haut, appellent forcément les miséricordes célestes. Et cela, remarquez bien, s'est passé en Amérique, dans un pays qui commence à être entraîné à son tour dans le tournoiement de l'industrialisme américain, et à une journée de route à peine de ces mêmes États-Unis où, je vous le jure bien, la même manifestation de piété eût été non-seulement incomprise mais impossible.

Je souligne à dessein le mot impossible, car c'est en cela que réside tout le pourquoi des développements qui vont suivre. En effet, la foi anglo-saxonne seule, et si vive qu'on la suppose, fût restée ici impuissante à amener pareil déploiement de ferveur religieuse, car ces pompes extérieures sont surtout le propre des tempéraments de races latines, faits de mysticisme enfantin et d'esthétique quelque peu théâtrale. Les manœuvres anglais, travaillant à réparer le pont du chemin de fer, devaient certes admettre, eux aussi, la nécessité d'une intervention supérieure dans les choses humaines. Seulement, d'autre part, ils n'avaient garde d'oublier le précepte si connu : « Aide-toi, le ciel t'aidera. » Et alors, en avant la tâche ardue de combattre coûte que coûte, tout d'abord, les forces déchaînées de la débâcle, quitte à remercier Dieu, ensuite, de sa protection.

La rue des Forges, à Trois-Rivières (Québec).
Carte postale de la Three Rivers Traction Company (1915-1938).

On a eu tort de ne voir en tout cela, dans le temps, que matière à quelques faits-divers de journaux ; car je doute qu'il se soit jamais ici présenté semblable occasion de mieux saisir sur le vif les deux antithèses qui se disputent l'hégémonie de ce coin septentrional d'Amérique : d'un côté la civilisation latine, représentée par le groupe canadien-français, et de l'autre l'anglo-américanisme qui, après avoir tout mangé plus au sud, frappe maintenant à coups précipités jusque par-delà la région de Montréal. Dans les claires envolées de cloches sonnant à Sainte-Anne par cette belle matinée de printemps, et qui rythmaient la marche de la procession à travers les verdures ensoleillées, quelque chose de l'âme chevaleresque et rêveuse, éprise d'art et d'infini, de tous les anciens preux de la Nouvelle-France, a dû s'épandre dans l'air et fuser des lèvres de tous ces humbles recueillis, tandis que là-bas les cognées qui retombaient, en heurts sourds et précipités, sur les piles du pont, pouvaient assez bien figurer le martellement sous lequel le praticisme anglo-saxon espère opérer la désagrégation et l'émiettement de ce qui reste ici de l'antique idéalisme parti des rives de la belle et douce France.

Je viens de faire allusion au tableau de Jules Breton. Cela me remet en mémoire deux œuvres d'un tout autre genre, mais serrant de plus près mon sujet, et dont le souvenir m'est toujours resté très vivace. J'étais entré il y a quelque temps, à New York, chez les éditeurs Harper Brothers, et je parcourais d'un œil distrait une belle collection de dessins ayant déjà servi à l'illustration du fameux *Harper's Monthly,* lorsque, au tournant d'une page, deux gravures m'intéressèrent soudain vivement. Ces deux dessins ont figuré il y a une dizaine d'années, je crois, dans un assez long travail intitulé *Les Découvreurs d'Amérique,* et l'un représente Jacques Cartier atterrissant pour la première fois sur la pointe de Gaspé, tandis que l'autre met en scène le débarquement, sur la plage de Plymouth, des Puritains du Massachusetts.

Ces deux sujets ont été traités avec un réel talent, et ce qui en double encore, selon moi, le mérite, c'est qu'on voit très bien que leur auteur n'a aucunement voulu indiquer une juxtaposition de contrastes. Il a fait et agi selon ce qu'il sentait être vrai et naturel, voilà tout.

Et pourtant ces contrastes sont frappants, je dirais même criants. Dans le premier dessin, le découvreur malouin, debout, tête nue, devant la croix que ses compagnons viennent de dresser, tient d'une main le drapeau fleurdelysé, et de l'autre son épée. Ses yeux, levés dans une prière ardente, contiennent dans leurs orbes tout un monde de promesses et de remerciements. Autour de lui s'agitent ses hommes d'armes, compagnons de périls et de gloires. Les épées, sorties des fourreaux, frémissent dans les mains nerveuses, et l'on peut pressentir, rien qu'à ces fulgurantes d'acier, ce qui sera plus tard l'épopée si belle, et aussi – il faut ajouter – quelque peu Don Quichotte, de la France dans le Nouveau-Monde.

Tout autre est le débarquement des Puritains. Il a neigé, la brise paraît vive, et tout là-bas, dans des horizons troublés, le navire qu'on vient de quitter roule sur son ancre, fouetté par des flots blancs d'écume. Tout ce pauvre troupeau humain vient de descendre à terre, et tous, hommes, femmes, et enfants, semblent partagés entre la joie d'être sains et saufs après une longue traversée, et la sourde inquiétude que leur inspire le premier aspect de cette nature inhospitalière, si âpre et si rugueuse surtout sur ces côtes de Plymouth. Vous vous imaginez sans doute qu'ils vont au moins se jeter à genoux, pour remercier Dieu de leur avoir fait la vie sauve. Ah ! bien, vous vous trompez, et ils ont vraiment à aviser à bien plus pressé que cela. Ce n'est pas cependant que la foi leur manque – ils l'ont bien prouvé, en bravant la fureur et les édits de Cromwell – non, mais voilà, je le répète, ils ont en ce moment besogne plus pressante, et, en gens pratiques qu'ils sont, ils avisent de suite à l'expédier. Les émotions ont dû les creuser, car ce à quoi ils songent avant tout c'est à se mettre quelque chose sous la dent, et les voilà donc, les hommes allumant des feux et installant des crémaillères, les femmes déficelant les marmites, et bientôt la soupe mijote, et la bonne, vulgaire, et bourgeoise odeur du pot-au-feu monte pour la première fois dans cet air vierge d'Amérique, mêlée aux émanations salines venues du large. Eh ! parbleu, oui, la soupe tout d'abord, et nous en serons ensuite d'autant plus vaillants pour prier Dieu.

Ah ! ma pauvre France chérie, la vois-tu bien là, maintenant, ton erreur, et sais-tu pourquoi ton œuvre d'Amérique devait fatalement péricliter, puis se fondre et s'évanouir devant le colosse anglo-saxon ? À quoi songeais-tu donc, quand, pour coloniser ce pays, tu croyais qu'il était avant tout nécessaire d'ouvrir de pauvres âmes de sauvages à l'infini de ta foi, et de lancer, dans de sublimes et folles équipées, tes missionnaires, tes soldats, et tes coureurs des bois, dans les profondeurs de cet immense continent. Il t'eût pourtant été si facile de te tasser, te concentrer dans ton coin, et là, estimant que charité bien ordonnée commence par soi-même, de surveiller tranquillement, toi aussi, ton pot-au-feu. Qui sait, tu serais peut-être devenue, à ton tour, ce que l'on est convenu d'appeler une personne pratique, c'est-à-dire serrant de près ses intérêts, et ramenant tout à un égoïsme froid et calculé, à un mercantilisme d'où la part d'idéal est sévèrement bannie.

Mais vois donc, en effet, la leçon de l'histoire. Tandis que, du septentrion au midi, des rivages glacés du Labrador jusqu'aux flots bleus du golfe du Mexique ; et du levant au couchant, depuis les premiers contreforts des Alleghenies jusqu'aux montagnes Rocheuses ; tandis que, dis-je, dans toute cette infinie région, il n'y avait que toi qui vivais, qui palpitais, qui semblais immuable, presque éternelle, tes ennemis peu nombreux ne possédaient, eux, qu'une étroite lisière de terre faisant face à l'Atlantique. Tu ne t'en souciais guère, estimant leur existence bien précaire, confiante dans la puissance de tes armes et dans la valeur de tes troupes ; montrant pour toute réponse, aux timorés, tes drapeaux solidement cloués aux hampes de tes bastions, et qui claquaient fièrement, orgueilleusement, à toutes les brises. Et pourtant, et tu le vois bien maintenant, il te manquait alors ce qui faisait leur force à eux : tu n'avais pas le « sens pratique. » Deux mots. dont on abuse, je le veux bien ; quelque chose de très vulgaire, de très mesquin aussi, j'en ai bien peur, mais qui doit être par contre bien utile, voire nécessaire, puisque c'est cela même qui aujourd'hui est en train de révolutionner le monde. La soupe, vois-tu, la soupe des Puritains accroupis sur ce rivage de Plymouth, c'était là l'important, dans le temps. Et faute de cela, pour t'être tenue le ventre creux et la cervelle farcie de vaines glorioles, la marée montante de tes ennemis, soudain, a fondu sur toi au dépourvu, puis t'a submergé, ne laissant plus debout, de ton antique puissance, que ce groupe de Canadiens-Français de la province de Québec.

Chère et belle France, tu sais que je nargue, n'est-ce pas ? Oh ! va comme je t'en aime et t'en admire davantage d'être restée, dans ce Nouveau-Monde, ainsi fidèle à l'atavisme qui te veut fière, désintéressée, même irréfléchie, et d'être tombée, il est vrai, mais du moins avec les honneurs de la guerre, c'est-à-dire en te gardant « toi-même » jusqu'au bout.

VIII

Samedi, 20 octobre. — Québec, qui prend depuis peu des allures *fashionables* de ville d'été – où, en juillet et août, l'on afflue des États-Unis – vient de se donner, comme ses sœurs d'hiver de la Floride, le luxe d'un grand hôtel genre historique. Comme à l'« Alcazar » et au « Ponce de Léon », de Saint-Augustin, l'on a aussi voulu serrer le plus près possible la « couleur locale », et c'est à une résurrection du vieux château Saint-Louis, ancienne résidence des gouverneurs français du Canada, que l'on a convié le public voyageur. La même exagération de luxe, aussi, que là-bas, le même souci du confortable poussé jusqu'à l'outrance, mais dans une note plus discrète, sentant moins son parvenu, et avec ce quelque chose de compassé, de pondéré, qui dit ici que l'on est plus immédiatement sous la dépendance de Londres et des Anglais.

L'hôtel se nomme le « Frontenac », et ce nom aux syllabes belliqueuses, évocation de l'une des figures les plus énergiques de l'histoire de la Nouvelle-France, sied bien vraiment à cet édifice superbe, perché sur un roc abrupt d'une centaine de mètres, et dont les motifs d'architecture en créneaux et mâchicoulis semblent tout naturels, dans ce vieux Québec si souvent assiégé, et gardant quand même, en dépit de quelques « modernités », une physionomie frondeuse, batailleuse, et guerrière.

Des fenêtres de ma chambre du Frontenac, toutes grandes ouvertes par ce radieux matin, je me grise à plaisir d'un panorama qui restera pour moi, je crois, inoubliable. Nous sommes si haut que le regard plonge à pic, tout en bas, dans les cheminées fumantes de la basse-ville attenant au port, tout un tassement de vieilles pierres, aux tons doux et effacés, et dont la ligne va s'allongeant, s'étirant, jusqu'au môle de la douane.

Et toute cette vétusté, je le répète, est douce et reposante, car l'œil se fatigue à la longue du toujours neuf, du toujours fraîchement peint et décoré de la plupart des villes d'Amérique.

Là-bas le Saint-Laurent, dont je puis enfin apprécier, de cette hauteur, l'infinie majesté, pas du tout surfaite, réellement, par les racontars de touristes. Les flots, activés en ce moment par le reflux, descendent devant la ville en une lourde nappe verdâtre, – d'une lourdeur d'eau de mer puissante et irrésistible – puis s'épandant brusquement, à l'extrême pointe, en une Méditerranée toute bleue, encaissée entre l'île d'Orléans et la masse sombre des monts Laurentiens, commencent ensuite pour de bon leur course vers l'Océan, reculant, élargissant sans cesse leurs rives, que dis-je ! flots d'océan eux-mêmes, puisque l'habitant du pays, impressionné par les proportions extraordinaires de son fleuve-roi, l'appelle tout simplement « la mer. »

Le paquebot, portant la malle d'Europe, vient d'être signalé, et soudain un coup de canon parti de la citadelle – sur un escaladement de rochers, plus haut, toujours plus haut – a confirmé la nouvelle. Les *ferries,* faisant le service avec Lévis, sur l'autre rive, passent et repassent dans un mouvement continuel de navette, laissant derrière eux de longs sillons argentés. Puis d'autres vapeurs encore, des bricks, des goélettes. Au loin, deux lourds voiliers paressent sur leurs ancres, baignant dans le bleu du ciel et de l'eau. Et l'air est si pur, si clair, je dirais presque si vibrant, que tout cela – les bateaux, les maisons, les flots, les montagnes, les arbres – semble avoir été mis là dans quelque décor théâtral, fraîchement découpé pour le plaisir des yeux. Oh ! cet air, cette lumière, qui se glisse en moi, jusqu'au plus loin de mes veines, qui double toutes mes énergies, toutes mes sensations, qui me fait aspirer béatiquement la vie par toutes les pores. Comment dire ce que j'éprouve, et comme alors on comprend l'impuissance des mots ! Aussi profondément que j'aille dans mes souvenirs, il n'y a que certains jours de fin d'hiver à Palerme, en Sicile, qui m'aient déjà donné le même enivrement, le même soulèvement de tout mon être. Et encore !...

IX

Jeudi, 25 octobre. — Comment rendre, aussi, cette sensation qui nous étreint ici à la longue, en Amérique, d'une manière poignante, devant l'infini et le démesuré de ce continent. En Europe, ces choses nous échappent, parce que là la fourmilière humaine y est si pressée, si tassée, que même dans les régions les plus sauvages du Tyrol, ou les steppes les plus désolées de l'Ukraine, on est sans cesse rappelé, quand ce ne serait que par une borne de coin de route, au sentiment de solidarité de la grande famille européenne. Ici, c'est bien différent, surtout au Canada, où l'émigration n'a pas encore débordé. Subitement, et laissant derrière soi, sans transition, des villages, des champs cultivés, l'on plonge en pleine forêt primitive, et c'est de suite le désert des temps préhistoriques, l'infinie profondeur des conifères du Grand Nord, aux ramures si serrées que la lumière en-dessous y est éternellement verte et blafarde. Et il y en a comme cela des lieues, et des lieues. Si l'on se dirige vers le septentrion, c'est par centaines de lieues qu'il faut compter. Un simple détail géographique rendra mieux ici ce que je viens de tenter d'exprimer. Le nom de « province de Québec », qui désigne la patrie par excellence des Canadiens-Français, n'évoque parmi nous en Europe qu'une idée de département quelque peu agrandi, ou tout au plus de quelqu'une de nos anciennes provinces, par exemple l'Anjou, la Saintonge, ou la Normandie. Eh ! bien, cette province de Québec est à elle seule plus grande que la France tout entière, et, comparée au reste du Dominion, elle entre à peine pour un douzième dans le total de la superficie du pays.

La fierté du citoyen des États-Unis s'alimente beaucoup, on le sait, du fait du démesuré, du colossal de son pays. À la longue cela a produit chez lui un sentiment d'une essence nouvelle, le portant à ramener tout ce qu'il voit, tout ce qu'il sent, à une idée de gigantesque, en quelque sorte de sans bornes. Pour lui une chose est *big* – un pur américanisme – ou elle ne l'est pas, et si elle ne l'est pas, il ne s'en souciera guère. Et c'est de là qu'est né l'orgueil avec lequel il nous parle de ses *big buildings,* de ses *big shows,* de ses *big ships,* etc.

C'est aussi ce qui explique, chez le Canadien, l'air de supériorité, de dédain tombé de haut, avec lequel il juge notre pauvre petite Europe. Il faut l'entendre parler de nos rivières minuscules, de nos forêts à enfermer dans une boite à joujoux, et de l'étriquement, du compassé de notre vieille civilisation. Quelle figure, aussi, voulez-vous que nous fassions à côté de ce Saint-Laurent, ce géant des eaux qui porte des transatlantiques jusqu'à deux cents lieues de son embouchure ; à côté de cette merveille du Niagara, cette énorme cataracte s'appelant ici modestement une « chute » ; à côté encore, et surtout, de cette immensité vierge, inconnue des gardes champêtres, qu'on devine se déroulant jusqu'à des régions inaccessibles, celles de la période lacustre qui suivit les âges glaciaires. Quand l'idée de patrie, encore ici dans sa phase de gestation, aura pris son entier développement, elle devra se rattacher par des fibres directes à l'ivresse, et comme à l'exagération de vie, que toute cette robustesse débordante de la nature, que tout cet infini, toujours et partout, développe et transfuse chez l'individu ; ivresse de vie que ce *cowboy* de l'Ouest – dont j'ai parlé dans *Outremer* – m'avouait ressentir chaque fois que, monté sur son *mustang*, il se dressait sur ses étriers pour humer l'air matinal courant sur les prairies.

Et cette sorte de patriotisme sera, si l'on veut, comme aux États-Unis, fort vivace.

Dans un récent article, paru dans la *Fort-nightly Review,* madame Olive Schneider, qui habite l'Afrique-du-Sud et qui aime passionnément sa nouvelle patrie, raconte un épisode bien « nature » de l'une de ses excursions à travers la colonie du Cap. C'était sur la route entre Port Elizabeth et Grahamstown, et elle avait cette fois-là pour compagne de diligence une pauvre femme du peuple venant d'arriver d'Angleterre. Tout le jour la voiture avait roulé péniblement à travers un désert de hautes herbes, et, à la nuit tombante, on venait de gravir une hauteur pour y faire halte et établir le campement. De là, l'immensité de la prairie, contemplée plus à l'aise, se déroulait encore,

toujours, et partout, sans un vestige d'habitation. La nouvelle voyageuse s'attendait-elle alors à toucher enfin au but de son voyage, et fut-ce le désappointement trop vif qui la terrassa ? Ou bien plutôt, le spectacle de tout cet infini, étalé devant ses yeux effarés dans toute sa puissance dormante, gonfla-t-il soudain son cœur d'une émotion angoissante, par cette même loi psychologique qui toujours nous ébranle devant la mer aperçue pour la première fois ? Toujours est-il que, subitement, la pauvre femme se prit à sangloter, et, comme on la pressait de questions, ne put que répondre : « Oh ! tout cela est si terrible. Il y en a vraiment trop. »

Et c'est précisément là, en ce « vraiment trop », poursuit madame Schneider, qu'il faut chercher la raison de l'attachement extraordinaire – pouvant sembler bizarre dans un pays neuf, sans histoire, presque sans traditions – que les habitants du Cap éprouvent pour l'Afrique-du-Sud. C'est aussi là, continue-t-elle encore, qu'il faut remonter pour s'expliquer le retour si prompt, en Afrique, de la plupart de ceux qui partent pour l'Europe, après fortune faite. Toute cette existence méthodique d'Angleterre les oppresse et les étouffe maintenant. Dans les musées de Florence et de Venise, au milieu des splendeurs de Londres et de Paris, dans les salons du beau et du grand monde, toujours la vision de l'Afrique les poursuit, et bien souvent dans leurs rêves ils revoient et revivent les belles nuits tranquilles du Karoo, ces nuits si tranquilles, que, sous l'étincellement des étoiles, il semble que l'on entende le silence. Et alors, l'Europe ne pouvant plus les satisfaire, ils reprennent bien vite la mer. Si, au retour, on les interroge, ils répondent tout simplement : « Plus de place pour personne, là-bas, vous savez. Et puis, ici, on est si libre d'aller et venir, et de jouer des coudes tout à son aise. » Et c'est là tout. Ils ne s'expliquent pas autrement pourquoi, quand en Europe cette sensation de libre immensité était venue à leur manquer, quelque chose d'eux-mêmes s'en était aussi allé, et ils s'étaient trouvés soudain sans élan ni ressort.

Il m'est arrivé ici même de pouvoir comprendre l'abattement de cette pauvre émigrée, dont parle Olive Schneider, en même temps que de recevoir une perception assez nette de la « Patrie » canadienne. C'était le second jour de mon arrivée à Québec – je suis ici déjà depuis cinq jours – et dès le matin je m'étais joint à un parti d'excursionnistes, organisé sur invitation spéciale du gouvernement, et qui se dirigeait en chemin de fer, jusque par-delà les Laurentides, pour visiter une certaine région inculte dont on a l'intention de faire un parc national, comme celui de la vallée de la Yellowstone, en Californie. Le chemin de fer nous déposa, sur la tombée de l'après-midi, à une petite gare perdue dans les bois, afin de nous permettre de faire l'ascension d'un pic assez élevé, d'où, me disait on, on jouissait d'une vue admirable. Si je fus disposé, tout d'abord, à me plaindre des longueurs et des fatigues du trajet, j'en fus bien récompensé par la suite quand, parvenu à la cime, mes regards purent enfin embrasser l'air et l'espace. Non, jamais je n'oublierai cela. Sous les feux du couchant, la forêt primitive, seule, se voyait dans toute sa farouche grandeur. Pas un lac, pas un ravin, pas une fumée : rien, rien qu'une énormité de frondaisons verdâtres, sur lesquelles courait la moire des reflets du crépuscule. Ce fut, chez moi, comme une stupeur, et mes compagnons, qui guettaient chez moi ce mouvement, en reçurent dans les yeux comme une lueur de fierté, dans laquelle certes il était aisé de démêler l'image vivante de « Patrie », incarnée là devant nous, en ces courts instants, sous une forme sensible, en quelque sorte palpable.

X

Vendredi, 20 octobre. — En face du Frontenac, et de plain-pied avec le rez-de-chaussée, s'ouvre et commence ce que les Québecquois nomment la « terrasse », sorte de mail long de quelque cinq cents mètres, établi pour des fins de délassement et d'observation. Bien que, par ces tièdes journées d'automne, cette promenade continue à être le rendez-vous de prédilection des flâneurs et des oisifs, cela n'approche en rien, me dit-on, pour l'animation et le pittoresque, du spectacle offert par un beau soir d'été, en la saison même où les touristes sont les plus nombreux. À mesure, alors, que tombe le soleil, le flot des nouveaux arrivants grossit sans cesse, alimenté cette fois par tous ceux qui, leur tâche quotidienne finie, désirent respirer l'air du large et s'emplir les yeux du mouvement du port, jusqu'à ce que, au couchant, et quand là-bas, sous le grand kiosque, les cuivres attaquent une marche nouvelle de Sousa, il semble que Québec tout entier ait ici débordé. Dans le brouhaha des conversations éclatent des rires perlés de jeunes femmes, rires d'une sonorité cristalline sur ces hauteurs, tandis qu'en bas la vieille ville du port, s'apaisant dans une rumeur confuse, glisse peu-à-peu au repos de la nuit, et que tout autour, le long du fleuve, et, là-bas, sur les falaises de Lévis, jaillissent un à un les blancs étincellements des feux électriques.

Que de fois, depuis mon arrivée, j'ai fait les cent pas sur cette Terrasse, y trouvant toujours un plaisir plus vif et plus nouveau. Que de ravissements, surtout, à regarder d'ici chaque jour le grand soleil d'or, tombant à l'occident dans une apothéose de féerie, puis disparaissant dans une mer de feu, dont les reflets de braise mourante, aux tons violets et orangés, pointent jusqu'au zénith.

La place Royale, dans la basse-ville de Québec, vers 1900.

Que de délicieuses soirées, enfin, se prolongeant, parfois assez avant dans la nuit, en vagues songeries envolées, éparpillées avec la cendre d'un dernier cigare. J'aurais aussi, certes, d'autant plus tort de ne pas être fidèle à ce poste d'observation, que je trouverais difficilement ailleurs, je crois, endroit mieux agencé pour y exercer à loisir ma manie psychologique. Non seulement on y coudoie tout Québec, défilant en un kaléidoscope bien vivant, mais c'est le peuple canadien-français même que l'on touche de près, comme si, affluant naturellement vers cette vieille ville, qui est le cerveau du pays, il s'y fût concrétionné en un microcosme compact et bien complet.

Quelle est la dominante, c'est-à-dire la caractéristique de ces Français d'Amérique, en voie peut-être présentement de former un peuple nouveau, et quelles transformations l'éloignement, le temps, l'assujettissement étranger, l'influence de choses extérieures nouvelles, ont-ils pu apporter chez tous ces descendants de Normands, d'Angevins, de Picards, que je vois là s'agiter, passer et repasser sous mes yeux ? Tâche certes attachante, et bien digne d'arrêter l'attention du voyageur.

Pour ne parler, entr'autres, que de l'une de ces causes multiples – l'influence des choses extérieures – on sait à quel point le sol, le climat, et la configuration d'un pays, influent sur la genèse de la nation qui l'habite. Il semble même que ce soient ces grandes lignes géographiques qui, souvent, aident le mieux le touriste à tracer ses premiers portraits de surface, j'entends par là ceux qui résultent des premiers chocs d'arrivée. Et cela est tout-à-fait logique, car, forcément, l'âme humaine s'imprègne à la longue de tout ce qui se dégage de la nature ambiante, et finit par former avec celle-ci une entité homogène et irréductible.

N'est-il pas évident, par exemple, que l'aspect généralement grave et recueilli de la nature canadienne devait bien vite mettre une sourdine à l'antique gaieté normande, venue du doux pays qu'arrose la Seine ? Et n'y aurait-il pas là, par hasard, nouveau motif à invoquer, pour s'expliquer l'air de détachement, d'insouciance, et de passivité, répandu ici sur la plupart des physionomies ?

Au Canada, en effet, rien qui rappelle les zones rieuses où se font les vendanges célèbres. Rien, non plus, des forêts vierges tropicales, aux arcs festonnés et odorants. Partout, au contraire, l'empreinte boréale, où dominent les conifères. Çà et là seulement, à l'automne, l'embrasement des érables ; mais cette variante n'est que momentanée, et bientôt toutes les sombres frondaisons reprennent possession exclusive des paysages.

Partout répandue, aussi, une grande uniformité, cette uniformité des vastes espaces particulière aux plateaux américains. Si l'on en excepte les Laurentides de la région avoisinant Québec, et les caps sourcilleux bordant la trouée noire du Saguenay, c'est à peine si quelques rares cimes arrêtent par ci par là le regard, sur toute l'immense table rase formée par la vallée du Saint-Laurent. À la canicule, quand les blés mûrissent, c'est, sous le souffle du large, comme une ondulation de flots d'océan roulant sans une brisure jusqu'aux infinis lointains. Le Canadien, il semble, doit recevoir de tout cela, et de sa longue accoutumance avec les horizons illimités, comme un contre-coup de cette placidité calme et rêveuse que l'on remarque, par exemple, chez les marins au long cours.

Pourquoi, enfin, ne pas attribuer, à la rigueur exceptionnelle des hivers canadiens, ce que je pourrais appeler une certaine « force d'inertie » – sorte de puissance à l'état dormant – qui s'annonce ici, chez la plupart, en des fronts aux lignes tenaces et obstinées, des fronts têtus de matelots, pour tout dire ? L'habitude, voyez-vous, de tenir ferme dans les tournoiements de « poudreries », et de se défendre de toutes pièces contre les morsures d'un froid impitoyable, a dû achever pour de bon de mouler âmes et corps dans l'enveloppe de l'homme de mer, l'homme du large toujours vivant entre deux abîmes, toujours prêt à piquer du front dans les ouragans déchaînés, toujours arc-bouté à travers flots, vents et tempêtes.

Mais l'entêtement ne constitue pas la volonté, encore moins l'initiative, et c'est le manque presque absolu de ces deux puissants leviers, chez les Canadiens-Français, qui fait qu'ils n'ont pas plus donné jusqu'ici la mesure de ce qu'ils valent réellement. Ce peuple, il semble, aurait dû depuis longtemps s'être jeté, lui aussi, dans le tourbillon de vie de cette bruyante et neuve Amérique, qui veut et, partout enfante des nations débordantes d'ardeur et de vaillance. Et pourtant, j'ai beau écouter et pencher l'oreille, rien ne bruit et ne court, à travers ce pays, de cette idée de France américaine, que l'on m'avait dit s'être réfugiée et toujours palpiter sur les bords du Saint-Laurent. Bien plus, on croirait vraiment parfois – mais n'est-ce pas là une monstruosité ? – que ce peuple, bien que né d'hier, penche déjà vers la tombe, et que même il y aspire de toute la force d'une morne et infinie désespérance.

Mais alors, enfin, que devient la légende, cette légende d'irrédentistes canadiens avec laquelle on nous berce, en France, depuis si longtemps, légende accrue, enflée de tout un fracas de grands mots sonnant dans les journaux, emplissant les joues des tribuns ? Que devient surtout la fameuse devise *Gesta dei per francos* tonnant du haut des chaires des cathédrales, et secouant toute cette population de coups de clairons tapageurs et guerriers ? Serait-ce vraiment – comme me l'a laissé pressentir mon ami de Trois-Rivières – que de ce sol du nord sourdraient partout de nouveaux Tartarins, gonflés de vent et de jactance, toujours partant en guerre et n'abattant que des ânes, et ne faut-il voir en tout cela qu'une énorme Tarasconade, n'attendant plus qu'un autre Daudet pour atteindre l'immortalité ?

XI

Dimanche, 28 octobre. — J'en étais là, hier soir, à ce point de mon enquête, et je me remémorais, l'une après l'autre, toutes mes « sensations » de ces derniers dix-huit jours, attaché à les rassembler sur une formule synthétique qui fût comme l'expression finale même de ces notes de touriste psychologue. Bien que me sentant en bonne voie, je ne laissais pas cependant d'être assez perplexe, car mon voyage en ce pays durait depuis trop peu de temps pour que je pusse espérer tenir en mains toutes les données qui m'étaient nécessaires.

À Québec, la rue Saint-Jean (hors les murs), vers 1900.

À tout reste, donc, ma tâche eût pu se prolonger indéfiniment, lorsque soudain, hier soir, elle se trouva singulièrement simplifiée grâce au concours que vint spontanément m'offrir un magistrat éminent de cette ville – lui-même écrivain, à ses heures, – pour qui j'avais un mot de présentation à mon arrivée, et avec lequel je n'ai pas tardé à me lier assez intimement. L'éclipse – ne serait-ce pas plutôt la disparition ? – du Canada français, depuis quelques années, a été pour la France une énigme si incompréhensible, si douloureuse même, que je vais faire appel ici à toute ma mémoire pour rapporter fidèlement les paroles de mon interlocuteur, paroles qui, tout en confirmant plusieurs de mes déductions, m'ont semblé se rattacher aussi à des considérations sociales et politiques de la plus grande importance, pour la compréhension des hommes et des choses de ce coin d'Amérique.

Nous étions tous deux, hier soir, ainsi que cela nous était déjà arrivé deux ou trois fois, à faire une promenade d'après dîner sur la terrasse, au moment même de sa plus grande animation – l'heure où tremblotaient les premières étoiles – et je venais de faire part à cet aimable compagnon de toutes les étranges suppositions qui m'obsédaient, lorsque tout-à-coup s'arrêtant et s'accoudant à la rampe, la face à la foule : « Vous avez deviné juste, dit-il. Toutes nos velléités françaises n'existent plus qu'à la surface. Au fond nous tendons, par un acheminement libre et naturel, à la fusion avec la race dominante, et nous glissons nous aussi par une pente rapide au gouffre anglo-saxon. Si encore cela ne dépendait pas de nous, et que nous fussions les victimes de circonstances incontrôlables, on aurait beau jeu à mettre tout simplement ce qui se passe sur le compte de la fatalité. Mais non, nous agissons, je le répète, librement, bien qu'inconsciemment. Pour tout dire, et en me servant d'un exemple récent, cette sorte de patriotisme local qui, en Europe, a fait accomplir des prodiges aux Serbes et aux Bulgares, et qui tient ces petits peuples sans cesse hérissés devant les Turcs, ce patriotisme, dis-je, est ici fibre morte, et cela, ce qui est plus grave, du haut en bas de l'échelle, c'est-à-dire non-seulement dans les masses, mais même dans les classes cultivées, jusque parmi ceux qui ont mission de nous diriger et de nous gouverner. Seul, de tous nos hommes d'état contemporains, Mercier voulut une fois tenter de réveiller l'étincelle sacrée. Mal lui en prit, et vraiment il fit beau alors voir l'acharnement rageux avec lequel on se rua sur cet importun, sur ce fâcheux, et comme on le fit bien vite tomber de son rêve d'illuminé pour le pousser sans merci vers cette couche de moribond, où en ce moment le pauvre malheureux se débat, perclus et meurtri, les yeux figés dans les premières affres de l'agonie.

« Vous croyez peut-être, poursuivit-il, que j'assombris à dessein le tableau. Mais aussi vous n'êtes dans le pays que depuis trop peu de temps pour avoir pu déjà constater jusqu'à quel point nous manquons ici de ce grand ressort national, qui partout ailleurs soulève et transporte les nationalités.

« Et la raison, me demandez-vous. Cela tient à des causes assez complexes, et que je vais essayer de vous démêler de mon mieux.

« La principale, et se rattachant du plus loin à ce peuple par des racines extrêmement vivaces, est ce que je pourrais appeler un abus de ‹ paternalisme › ecclésiastique. L'un de vos publicistes, monsieur Victor du Bled, a déjà écrit sur nous, dans *la Revue des Deux Mondes,* un assez long travail intitulé ‹ Un essai de colonie féodale en Amérique ›. Il aurait dû, selon moi, changer féodale par théocratique, et son titre eût été parfait.

« Je m'explique. Quand le Canada fut cédé à l'Angleterre, nobles, fonctionnaires et marchands étaient presque tous repassés en France, et les prêtres se trouvèrent naturellement amenés – de par le fait de leur éducation et de leur ascendant moral – à prendre en mains la conduite des Canadiens-Français. Ils s'emparèrent donc, comme de leur chose, des soixante-dix mille habitants restés au pays, et il se trouva que le système de théocratie qu'ils leur appliquèrent, et qui était leur grand rêve secret depuis les démêlés de Frontenac et de monseigneur de Laval, contribua énormément, en gardant au catholicisme toute sa ferveur, à maintenir intactes les traditions et la langue de la France.

« Mais alors, c'est admirable, allez-vous me répliquer. C'est bien aussi ce que tout le monde pense en ce pays, sans s'arrêter à scruter le fond des choses. Les examens de surface sont d'ailleurs la règle parmi la population, habituée à une grande paresse d'esprit. On ne s'est jamais dit, par exemple, que ce qui était excellent à la suite de la conquête – à cette époque si sombre de notre histoire où nous étions comme des enfants abandonnés – pourrait ne pas s'adapter aussi bien par la suite à notre adolescence, puis à notre âge mûr. Et, confiants, nous avons glissé, presque sans nous en apercevoir, à ce que les Anglais appellent *too much of a good thing,* nous complaisant indolemment dans une existence dépourvue d'initiative, nous reposant sur d'autres du soin de nous ouvrir une carrière et de diriger nos moindres actions, jusqu'au jour où nous avons fini par ressembler à ces garçonnets élevés fort tard par leurs mères, et qui se reconnaissent facilement à leurs mouvements gauches, timides, à leurs regards sans cesse redoutant une gronderie, une semonce.

« Voyez par exemple nos collèges classiques, où grandissent les générations qui auront plus tard à porter les poids les plus lourds. Eh ! bien, ces collèges, et cela en dépit de quelques efforts isolés pour en modifier le caractère, restent surtout des séminaires, et nous en sortons tous avec le pli séminariste. Ce n'est pas là un défaut, je sais fort bien, au sens absolu du mot, mais ce ne peut être aussi d'autre part, je crois, qu'une bien piètre qualité dans cette fin-de-siècle si batailleuse, si agressive, où le *Voe victis* sonne bien vite inexorablement aux oreilles des timides, des irrésolus, des résignés.

« Oh ! oui, résignés surtout, car c'est de résignation – vertu théologale et séminariste – que nous sommes présentement en passe de mourir, et c'est cela même qui plaque sur la figure de la plupart de ces promeneurs ce masque de lassitude qui vous a tant frappé. Arrière, ici, le principe de l'affirmation des nationalités. Il faut accepter son sort de vaincus. Il faut, selon que le prescrit l'Évangile, tendre la joue gauche sitôt que la droite a été souffletée. Il y a plus encore : cette résignation, on nous l'a tellement martelée en tête, que nous avons fini par en recevoir, dans le cou, comme une cassure qui nous donne l'attitude passive de bêtes de joug. Le moyen, après cela, je vous le demande, de sonner la fanfare de la nation canadienne.

« Et le pire, c'est que cette théocratie, dont l'action fut si salutaire à l'origine – quand prêtres et peuple battaient à l'unisson du même souffle, des mêmes aspirations – en est arrivée aujourd'hui à sa dernière évolution, qui la rapproche de sa sœur jumelle, l'autocratie. N'est-ce pas monseigneur Ireland qui a déjà dit qu'au Canada le clergé et le peuple étaient maintenant comme deux flots – l'un d'huile et l'autre d'eau – coulant contigus l'un à l'autre, mais sans jamais se mêler. En effet, nous ne recevons que des ordres, jamais d'encouragements. Dans toutes nos crises nationales, jamais de vibrations réciproques, établissant un courant commun de sympathies et de larmes. Rien d'humain, de terrestre pour mieux dire, n'émane plus vers nous. Toujours rangés près des puissants, nos évêques daignent de temps à autre nous apparaître, mais environnés chaque fois d'un tel nuage d'encens qu'il semble que rien de nos misères ni de nos prières ne puisse les atteindre. À Québec, quand le carrosse rouge du cardinal roule à travers les rues, cela vous a des fulgurances de char apocalyptique, devant lesquelles les foules restent, non pas émues, mais terrassées, comme hypnotisées.

« Mais il vous reste bien la campagne, allez-vous me dire, la campagne au peuple sain et fort, et qui partout est le *back-bone* d'un pays ? Ah ! bah, notre campagne, le beau billet, vraiment. Pour le touriste, rien de reposant, de bucolique, comme l'habitant canadien : vous diriez un paysan de Millet, croqué sur le vif. Mais pour l'économiste, quel changement ! Le type devient alors bien vite une quantité négligeable, voire dangereuse. Rien ne perce à travers l'épaisseur de l'habitant : ce n'est qu'un ilote courbé vers la terre, qu'il cultive du reste fort mal.

« Il s'est présenté, pourtant, au cours de ce siècle, une occasion où l'habitant aurait pu nous être utile, et cette occasion a été notre soulèvement de 1837. Si ceux qui détenaient alors cette force des campagnes – d'autant plus brutale qu'elle était aveugle – l'eussent déchaînée contre nos oppresseurs, nous aurions joliment balayé toute cette province. Comme les Vendéens de 1793, nos habitants, menés à coups de crucifix, auraient fini par remplir l'office d'un énorme catapulte, broyant et écrasant tout. Qui sait, la France Américaine – notre seule patrie canadienne – aurait peut-être alors pu être fondée, et cela sans déroute de Savenay. Mais, hélas ! nous aussi, nous l'avons eu notre Savenay. Que dis-je ! Quiberon, non plus, ne nous a pas été épargné, et le désastre est devenu complet. Et maintenant, le cœur vide, désabusés, surtout résignés, nous descendons à la tombe, baisant quand même la main qui nous y pousse – cette main, il faut le dire encore, s'est ouverte autrefois pour tant de bienfaits – et bientôt nous entrerons au néant, les membres étroitement emmaillotés dans le suaire du drapeau britannique, et alors la nation canadienne-française, accablée de bénédictions et de promesses de vie éternelle, aura cette fois pour de bon vécu. »

Sur nos têtes un fracas de tonnerre, au milieu d'une zébrure rouge trouant le noir de la nuit, venait de se faire entendre. C'était le coup de canon de neuf heures, à la citadelle, annonçant le couvre-feu. Bientôt la foule, comme obéissant à un signal convenu, commença de se disperser. Mon compagnon, alors, la désignant d'un même geste circulaire, et dans des tons d'une réelle, d'une infinie tristesse : « Résignés, vous dis-je ! tous résignés. »

XII

Lundi, 29 octobre. — Un long gémissement traverse aujourd'hui le Canada français : « Mercier se meurt ! Mercier va mourir ! » Cela revient, va, court à tout instant, avec une persistance de plainte navrée, cette plainte des douleurs sourdes, angoissantes, qui remonte naturellement des cœurs devant le premier effleurement de la mort.

Pour un grand nombre, aussi, me dit-on, l'agonie de monsieur Mercier se double, au Canada, de ce remords d'une intensité crucifiante, qu'on éprouve toujours devant la dépouille de l'homme envers qui l'on sait avoir mal agi de son vivant. Comme on voudrait alors, enfin, dire au pauvre mort, qu'on l'a mal jugé, mésestimé ! Avec quelle allégresse mouillée de larmes on recevrait de sa bouche l'assurance de l'oubli, du pardon ! Mais, hélas ! rien plus ne doit fuser à travers ces lèvres à jamais scellées. Rien plus ne peut tomber de ce regard éteint, à jamais refermé en dedans sur le grand « Au delà. » C'est l'immuabilité éternelle qui commence, cette immuabilité des choses prodigieuses qu'on sait être inexorablement closes à notre faible entendement. Et de cela, pour avoir été quelquefois si dur au pauvre mort, et de savoir que désormais rien plus de nous ne peut l'atteindre, le toucher, et en faire jaillir le pardon, les âmes bien nées en gardent toute leur vie une plaie saignante, que dis-je ! souvent même vont jusqu'à en mourir.

Et comme si la nature ne voulait pas rester étrangère au deuil général, toute la nuit dernière les arbres se sont tordus dans le déchaînement d'une effroyable tempête, soudain venue du nord, et les rafales de la pluie ont fait rage. Du coup, ce qui restait de feuilles a été balayé, et ce matin c'est, tout autour de moi, d'un lugubre empoignant, sous la menace de neige de gros nuages noirs courant ça et là affolés, l'air restant quand même d'une netteté étrange, comme lavé à grande eau, puis avivé par le froid, ce froid des régions du Grand Nord qui s'en vient ici en maître, en souverain, que l'on sent souffler sans obstacles depuis les solitudes boréales. Et bientôt, je le sais, ce sera pour de bon l'hiver canadien, l'infinie congélation, partout, des blancheurs immaculées, sous des cieux profonds, lumineux, faits de ce bleu intense qui semble celui-là même des abîmes cosmiques.

Ce sera plus tard une histoire bien triste à écrire, bien dramatique aussi, que celle de monsieur Honoré Mercier, il y a peu dé temps encore premier ministre de cette province, homme d'état excellemment doué, aux envolées très hautes, et sur qui avaient semblé se concentrer un moment toutes les destinées du peuple canadien-français. Puis subitement, devant une misérable question de chiffres – une accusation de détournement de fonds dont il fut plus tard reconnu innocent – toute cette puissance, à grande peine édifiée, s'affaissa, s'effondra comme un château de cartes. Puis le peuple d'ici, grand enfant comme toujours, brutal aussi comme souvent l'enfant, s'acharna sur lui, le piétina, jusqu'à ce que tant d'ingratitude eut enfin raison de cet homme – qu'on m'a dit s'être montré pourtant d'une grandeur de demi-dieu, dans le temps même de son plus grand accablement – et le jeta sur cette couche de misère, d'où maintenant le malheureux ne se relèvera plus. Et c'est de cela qu'il se meurt, de toute cette ingratitude, tout son être angoissé d'un étonnement profond, douloureux, immense, cet étonnement des messies, à l'heure du martyre, devant les exagérations de la férocité et de la bêtise humaines.

Je n'ai rencontré monsieur Mercier qu'une seule fois, et cela durant l'été de 1893. À cette époque, une discussion très vive se poursuivait, depuis quelque temps déjà, sur la question de savoir si le moment n'était pas enfin arrivé, pour le Canada, de réclamer son indépendance auprès de l'Angleterre. L'un des premiers, monsieur Mercier s'était jeté corps et âme dans le mouvement, espérant y trouver une occasion de ressaisir son prestige perdu. Le Canada français une fois abordé, et afin d'imprimer à sa propagande un ébranlement plus étendu, ce tribun déchu s'était ensuite décidé à tenter de rallier à sa cause les groupes canadiens de la Nouvelle-Angleterre, et il venait à l'époque dont je parle, d'arriver à Boston, lorsque moi-même, de passage en cette ville, je fus prévenu qu'il devait y donner une conférence.

Je le revois encore, sortant du cercle d'admirateurs qui l'entouraient, et apparaissant soudain, devant tous, dressé dans toute sa fière hauteur, avec sa fine tête aux traits déjà touchés par le mal secret qui le dévorait, et qu'éclairait quand même un regard d'une acuité perçante. De suite, il entra dans le vif de son sujet. Peu d'éloquence, du moins dans le sens attaché généralement à ce mot. Des chiffres et des faits, mais tout cela amené, groupé avec une extrême habileté, tassé parfois, pour ainsi dire, sur un point donné, afin de mieux enfoncer ce point dans la tête de ses auditeurs. Mais aussi, comme on sentait bien que, sous toute cette aridité voulue, couvait une flamme ardente capable de devenir, à l'occasion, le foyer d'incendie auquel les multitudes prendraient feu. S'il ne s'en servait pas, c'était évidemment parce que le besoin ne s'en faisait pas sentir. Ou bien peut-être – qui sait ? – déjà revenu de tout, en était-il alors à se dire, comme tous les désespérés : « À quoi bon ? »

L'avouerai-je ? C'est même là l'impression principale que, pour ma part, je rapportai de cette conférence de Boston. Oui, plus j'y pense, et plus je suis persuadé que monsieur Mercier dut achever, ce soir-là, de vider jusqu'à la lie la coupe de ses

désenchantements. Je le revois toujours, se mouvant lentement en demi-cercle, dans un balancement régulier de pièce montée, l'avant-bras se levant et s'abaissant comme sous la poussée d'un mécanisme ; et j'entends encore cette voix sourde aux résonances navrantes – la voix d'un porteur de mauvaises nouvelles – s'essayant sans cesse et quand même à porter la conviction chez ses auditeurs, à réveiller en eux quelque fibre secrète et ignorée. Et tout cela allait, roulait, dans tous les coins et recoins de l'immense salle, inutilement, comme des choses mortes et vides de sens, sans échos sympathiques chez tous ces gens aux tempéraments desséchés de Yankees, qui ne comprenaient pas, qui ne pouvaient pas comprendre.

Cela, voyez-vous, ce fut vraiment trop. Monsieur Mercier avait dû, évidemment, faire beaucoup de fonds sur ses compatriotes habitant les États-Unis, où, semblait-il, le soleil de l'indépendance et de la liberté avait certes fait d'eux de nouveaux hommes. Il leur avait même, on pourrait ajouter, confié les derniers atouts de son jeu, dans la partie suprême qu'il venait d'engager. Et voici que, de toujours – là-bas comme ici – ne rencontrer qu'âmes fermées à tout ce qu'il sentait tressaillir en lui de grand et d'élevé. Voici que, aussi, de se heurter sans cesse à de faux et bruyants témoignages d'amitié, qui n'étaient au fond que des accolades de Tartarins, en quête de notoriété tapageuse, soudain une infinie désespérance l'avait étreint, et tout son être intime avait sombré – celui-là même ou palpitait l'âme d'un second Bolivar – ne laissant plus debout, à la surface, qu'un automate chargé de réciter une leçon.

XIII

Mercredi, 31 octobre. — C'est la dernière soirée que je passe à Québec, car demain je retourne à Montréal, pour de là me diriger vers New-York, où je reprendrai le paquebot du Havre.

J'ai voulu revoir cette terrasse, où tant de mes heures de touriste ont déjà coulé douces et rapides. J'y suis revenu seul, et à une heure assez avancée, pour être sûr de ne pas être dérangé, par la foule, au milieu des vagues songeries dont je sens en ce moment le flot m'assaillir. La nuit, du reste, – une nuit criblée d'étoiles, dans un air immobile – s'annonce comme réellement à la gelée, et les quelques promeneurs, que j'aperçois encore, hâtent le pas et disparaissent un à un.

Bientôt je suis réellement seul avec moi-même, seul pour de bon sur cette immense promenade, qui cette fois me paraît d'une longueur prodigieuse ; seul en face de la ville basse, dormant à mes pieds, tandis que là-haut la citadelle semble accroupie dans une pose de monstre cyclopéen. Seul, aussi, dans tout ce pointillement de feux électriques qui, partant de la rampe même de la terrasse, plonge subitement tout en bas à cent mètres de profondeur, pour de là s'épandre, rayonner, puis miroiter sur le fleuve en longues flèches dansantes, et enfin escalader là-bas, sur l'autre rive, les hauteurs de Lévis, et se perdre, se confondre, dans les blancheurs lactées des étoiles penchées à l'horizon.

Dans la paix sereine de la nuit, pas un bruit, pas même le roulement de quelque voiture attardée. Parfois, seulement, des lointains d'au-dessous, monte une longue rumeur plaintive, et l'on devine que ce doit être le grand fleuve qui là-bas clapote dans l'ombre, encore sous le sursaut de la tempête d'hier. La rumeur, sans cesse, croît, s'enfle, et s'en va, pour renaître l'instant d'après, et cela semble, dans tout ce noir et ce silence, comme le ronflement mouillé de quelque colossal Génie des Eaux, l'Outito même, par exemple, dont parlent ici les mythes des premiers aborigènes.

Puissance des lieux, poétisés par une histoire chevaleresque ! C'est l'épopée même de la Nouvelle-France qui, cette nuit, et de par la magie de ces lieux, se lève et se dresse devant moi. Je les revois tous, d'abord les découvreurs – les *conquistadores* aux vaillantises retentissantes – les Cartier, les Roberval, les Poutrincourt, les Champlain, les Charnisay, les La Tour. Puis la série des aventuriers, sublimes à force d'audace, les Saint-Castin, les Cavelier de La Salle, les Lemoyne d'Iberville. Les hommes d'épée, enfin, proprement dits, les Frontenac, les Montcalm, les Lévis. Tout cela a vécu un moment sur ce même promontoire, ou s'est laissé bercer sur ce même grand fleuve. Tout cela s'est mêlé autrefois à la vie de ce vieux Québec – le Stadacona, au nom si doux, des aborigènes – d'où chacun d'eux recevait le mot d'ordre, et comme l'inspiration, que dis-je ! qui était comme le noyau même d'où rayonnait l'âme de la France d'Amérique.

Et tout cela vient de sourdre du noir de la nuit, grandit un instant, puis défile et disparaît, fantômes de mon imagination ; bien fantômes, à la vérité, puisque le double poids de l'oubli et du temps est maintenant inexorablement retombé par-dessus tous ces preux d'un autre âge, et que leurs exemples ne semblent avoir laissé aucunes traces chez leurs descendants d'aujourd'hui. Oh ! oui, finie pour de bon, j'en ai bien peur, l'épopée de la Nouvelle-France, tout ce long drame fait de gloires, de larmes et de sang, et qui si longtemps, quoi qu'on en dise, nous a tenu aux entrailles, nous les Français de la vieille France. Place à l'anglo-américanisme triomphant, et malédiction sur nous !

Et pourtant, non, cela ne se peut pas. Il ne se peut, vraiment, quand j'y songe, qu'au moins quelques sursauts d'ardeur gallique ne viennent encore faire courir un frisson d'enthousiasme – de chauvinisme, pour tout dire – à travers ce peuple canadien-français, dont un si grand nombre, ici, sont présentement en train de désespérer. Il ne se peut tout-à-fait, non plus, qu'on méconnaisse ici les enseignements de l'histoire, jusqu'au point de ne plus voir que le traité de Paris, de 1763, doit être bien plutôt considéré comme un pacte d'armistice que comme une solution définitive. On a conclu une trêve pour reprendre haleine, voilà tout, quitte à recommencer la lutte par la suite. Cet événement du Traité de Paris envisagé de la sorte, bien des côtés du rôle dévolu ici à la descendance française s'éclairent singulièrement, en même temps que les responsabilités et les devoirs s'accusent et s'imposent.

Paraphrasant une phrase célèbre, on pourrait même s'écrier : Le Canada français doit être agressif, ou il ne sera pas.

Mais, que l'on voit donc, plutôt. Est-ce le fait de l'extrême nouveauté de tout ce qui me tombe sous les yeux, depuis que je suis en ce pays, qui exacerbe à ce point toutes mes facultés d'entendement, mais ce qu'il me semble pouvoir prédire avec certitude c'est la montée prochaine des deux races d'ici jusqu'à des sommets de si peu de superficie, que forcément, il n'y aura plus place que pour l'une d'elles, et que fatalement l'autre sera culbutée et dégringolera. Ce que j'entends surtout cette nuit, et cela aussi clairement que si je n'en avais pas l'alarme seulement dans la tête, c'est cette rumeur de camp retranché venue de la province anglaise voisine, cette province d'Ontario toujours hérissée et repliée sur elle-même, prête à bondir quand on le voudra pour achever d'égorger la bête française. Dans le grand silence qui m'entoure, cette rumeur est faite de roulements étouffés de tambours, et comme de froissements de buffleteries et de bruissements de baïonnettes.

Ah ! certes, on sait haïr et se souvenir dans l'Ontario, et ce n'est pas du moins Toronto qui cessera de voir dans le traité de 1763 ce que ce pacte fut réellement : c'est-à-dire un accommodement, pas autre chose, et non une solution. Du reste, ils ne font là-bas aucun secret de leurs projets, et c'est tout récemment qu'un de leurs journaux les plus importants, *The Globe,* après avoir prédit qu'il faudra en arriver tôt ou tard à l'inévitable, soit une révolution, lançait cette phrase, éclatante et sonore comme un coup de clairon sonnant la charge : « Et alors, dit-il, nous ferons ce que nous aurions dû faire en 1837 : nous réviserons les clauses de la capitulation de 1760. »

Oh ! l'homme, l'homme qui réveillera, dans cette

Nouvelle-France, ce qui doit courir ici, malgré l'inertie et l'apathie apparentes, de tout le feu d'autrefois, de toute cette belle flamme qui jadis soulevait les *conquistadores,* les découvreurs, les aventuriers des bois et des lacs ! Oh ! l'homme, l'homme qui sortira cette France américaine de la politicaillerie chicanière et idiote ; qui surtout la relèvera de sa résignation dégradante pour la camper sur pied dans une attitude fière et sans reproches ! Oh ! l'homme, enfin – de préférence l'homme d'épée – qui, cessant de se complaire dans un vain rêve utopique de fusionnement de races, fera des Canadiens-Français un peuple prêt et disposé, le cas échéant, à payer de sa chair et de son sang la rançon de sa liberté ! Où le Bernadotte ? où le Bolivar ? où le Charette ? où le Mello ? qui, ébranlant toutes ces forces dormantes, décrochera de la citadelle de Québec le drapeau britannique, monté là-haut par ruse, par trahison, pour déployer aux brises du Saint-Laurent l'étendard flambant neuf de la véritable Nouvelle-France !

En attendant, garde, ma France d'Europe, oui garde fidèlement tes deux îlots de Saint-Pierre et Miquelon ; garde-les toujours comme deux yeux ouverts et vigilants, à l'entrée de ce qui sera peut-être de nouveau, un jour, le prolongement de ta puissance en ce coin d'Amérique. Une république franco-américaine, par exemple, libre et indépendante par elle-même, et ne conservant, de ses attaches avec toi, que l'honneur de ton protectorat, quel complément plus glorieux pourrais-tu jamais rêver pour l'œuvre de civilisation entreprise ici autrefois par tes navigateurs et tes soldats avec une telle maestria, et que seul un concours de circonstances fatales a pu t'empêcher dans le temps de mener jusqu'au bout.

Depuis quelques instants, là-bas, la nuit avait pâli, et une sorte de buée lumineuse gagnait le zénith, noyant les uns après les autres les innombrables clous d'or des étoiles. Et voici que maintenant, au ras de l'horizon d'en face, cette buée elle-même vient de s'éclairer de reflets lointains d'incendie. Un moment encore, puis c'est un embrasement qui s'irradie en raies d'un rouge sanglant. Soudain, un gigantesque feu de paille flamboie, et, de ce noyau de flammes, la lune enfin émerge, montrant un disque démesurément agrandi, puis monte dans une majesté tranquille, vraiment reine et souveraine de la nuit. Et rien que – au sortir de tout ce noir de tout à l'heure – de m'être senti ainsi enveloppé dans tout ce doux rayonnement, je reçus, en guise de dernière « sensation », comme un heureux présage que l'astre de la Nouvelle-France, en ce moment à l'état d'éclipse, luirait ici à nouveau, sur ce vieux promontoire de Québec, dans un avenir que je veux quand même espérer être très prochain.

Sensations de Nouvelle-France
(Montréal – Trois-Rivières – Québec),
voyage imaginaire de Sylva Clapin (1853-1928),
est paru à Boston, à compte d'auteur,
en 1895.

ISBN : 978-2-89816-448-4
© Vertiges éditeur, 2021

Dépôt légal – BAnQ et BAC : troisième trimestre 2021

Lecturiels

www.lecturiels.org